

Vinciane Godfrind. Étudiantes russes de l'Université libre de Bruxelles de 1905 à 1914

Nous avons choisi de travailler sur les étudiantes russes de 1905 à 1914 à l'Université Libre de Bruxelles pour l'intérêt que nous portons à la Russie. Très rapidement ce sujet s'est révélé plein de pistes différentes à explorer. Aucune étude spécifique sur cette population n'existe encore en Belgique. On trouve cependant quelques détails dans des travaux¹ consacrés aux premières femmes dans les établissements universitaires belges.

Biographie des étudiantes russes

Origine géographique (carte et tableau)

Nous avons déterminé 4 zones d'origine :

- la zone de résidence complète (1 million de km² s'étendant de la mer Baltique à la mer Noire, avec comme principales villes (Lodz, Varsovie, Vilna, Grodno, Elizabethgrad, Kiev, Minsk, Nikolaëv,) ainsi que la Crimée
- la zone de résidence russe (zone de résidence à l'exception de la Pologne)
- la Pologne-Russe
- le reste de l'Empire

Pour la période s'étendant de 1905-1906 à 1913-1914, la zone de résidence complète représente 67,3% des lieux d'origine des étudiantes. 15 étudiantes viennent de Minsk, Bialystock et Odessa.

52 étudiantes viennent de la «Pologne-Russe», dont 32 proviennent de Varsovie, dont 19 sont juives, 8 étudiantes de Lodz, 3 de Plotzk et 3 de Mlawa. Toutes les ressortissantes de Plotzk sont juives. La «Pologne-Russe» a accueilli de nombreuses vagues d'immigration juives et a permis aux immigrés de développer leur culture et leur organisation propre sans être inquiétés.

¹ C'est le cas notamment pour Liège LACOMBLE-MASEREEL (B.), *Les premières étudiantes à l'Université de Liège - années académiques 1881-1882 à 1919-1920*, Liège, 1980

Nous avons repéré 78 israélites parmi les 144 étudiantes (141) ; cependant ce nombre pourrait être plus élevé.

Pour la période de 1881-1882 à 1904-1905, on compte, pour l'ensemble de l'Empire, 56 étudiantes. Les ressortissantes de la zone de résidence complète sont 34, dont 29 pour la seule zone de résidence. Le gouvernement de Minsk est toujours le plus représenté avec 5 étudiantes de Minsk et une de Pinsk. 5 étudiantes viennent de la «Pologne-Russe» : 2 d'entre elles sont issues de Varsovie. Avant 1900, aucune étudiante n'est issue de la «Pologne-Russe».

Pour le reste de l'Empire, Moscou fournit le plus d'étudiantes (7). Saint-Pétersbourg ne compte que 2 jeunes femmes. Une de ces 2 étudiantes, Janina Berson, vient de l'université de Berlin, en Allemagne, d'où elle s'est fait expulser. Le choix des étudiantes de Saint-Pétersbourg s'est peut-être orienté plus facilement vers l'Allemagne, par facilité d'accès ou aussi par la pratique de l'allemand certainement plus répandu à Saint-Pétersbourg qu'à Moscou. Précisons que les universités allemandes ne commencent à ouvrir leurs portes aux femmes qu'à partir de 1900.

De 1881-1882 à 1904-1905, Saint-Pétersbourg est la ville la plus représentée du reste de l'empire, Moscou en étant la deuxième. Les étudiantes venues de ces 2 capitales ont pu faire ce choix suite aux événements qui ont eu lieu dans les universités en 1899 ; à l'exception d'une étudiante de Saint-Pétersbourg en 1890 et d'une autre de Moscou en 1891, toutes les autres étudiantes ont entamé leurs études après 1900.

Les villes qui suivent Moscou sont Libau en Courlande (7 étudiantes) et Riga en Livonie (6 étudiantes). La situation de Libau et Riga, des villes portuaires, peut expliquer une communication plus aisée avec l'Occident . Une deuxième raison peut aussi être avancée pour les deux régions : celle de la présence importante d'israélites. Toutes les étudiantes sont juives à l'exception d'Emilie Zilan.

Au total, 59 étudiantes, soit 41,8%, proviennent des «capitales» des gouvernements ou de grandes villes de l'empire.

Les événements qui se déroulent dans l'Empire en 1905, sont à l'origine d'une arrivée plus importante d'étudiantes en 1906. En effet, cette année-là compte 21 inscriptions, avec 76,2% venant de la Zone de Résidence complète. Nous relevons dans le dossier de Rosa Friedmann de Batoum qu'elle «résidait en Belgique depuis 1905, époque à laquelle elle dût quitter la Russie par suite de la fermeture des universités ».

Dix jeunes femmes ne sont pas venues directement de l'Empire. Cinq étudiantes ont transité par l'Allemagne, trois autres ont fait étape en Suisse. Le but de ces étapes pouvait être de s'inscrire dans une université (Berlin, Genève, Lausanne) ou de rendre visite à la famille.

Installation en Belgique

Ixelles

L'analyse indique la primauté de la commune d'Ixelles comme lieu de résidence sur Bruxelles. Ixelles accueille depuis 1830 les populations migrantes, au même titre que Bruxelles, Schaerbeek et Saint-Josse-ten-Noode.

Dans cette installation le quartier entourant la place communale, la place Fernand Cocq, est habité par environ 55% des étudiantes établies à Ixelles. Ce quartier forme une sorte de pentagone.

En élargissant ce pentagone nous avons établi la présence de 40 étudiantes juives. Une dizaine d'entre elles sont venues s'y établir une seconde fois, voire une troisième fois.

La Belgique est une terre d'accueil. Elle ouvre ses portes depuis longtemps aux israélites. A la veille de la première guerre on parle de 22.000 juifs sur le territoire. Le fait de se grouper en quartiers à «tendance à atténuer le choc de la transplantation ; dès lors, de réelles filières ont pu se constituer et provoquer l'arrivée massive de Juifs d'une même origine dans certains quartiers ».

Certaines étudiantes ont habité au même endroit à des périodes différentes par exemple 21 rue du Viaduc, 44 rue Van Aa. D'autres se sont côtoyées puisqu'elles résident dans le même bâtiment en même temps.

Bruxelles

L'Université Libre de Bruxelles se situant rue des Sols et les bâtiments principaux de l'Université Nouvelle (établissement dissident de l'Université Libre de Bruxelles, dont les diplômes n'étaient pas reconnus par la Belgique mais bien par la Russie) rue de Ruysbroeck, il serait logique de retrouver une concentration importante d'étudiantes dans les quartiers proches. Les 2 établissements sont compris dans un triangle ayant comme sommets l'Hôtel de Ville de Bruxelles, la place du Sablon et la cathédrale des Saint-Michel et Sainte-Gudule. Ce triangle regroupe 33,3% des lieux de résidence des étudiantes dont 4 ont habité rue de Ruysbroeck. Trois de ces quatre étudiantes ont fréquenté l'Université Nouvelle lorsqu'elles résidaient dans cette rue (les cousines Plonskier).

Le quartier a pu influencer idéologiquement les étudiantes qui y demeuraient. En effet, la rue de Ruysbroeck, la rue des Minimes et la rue des Tanneurs sont les rues principales des quartiers à forte concentration juive.

Saint-Gilles

La commune de Saint Gilles voit les étudiantes russes se grouper essentiellement dans deux quartiers : le premier comprend les rues Berckmans, Jourdan et de la Source ; c'est le plus important avec 50% des lieux d'habitation. Le deuxième quartier regroupe les rues Saint-Bernard, d'Irlande et de Parme. 9 des 14 étudiantes, ayant résidé à Saint-Gilles sont israéliites.

Les étudiantes juives ont tendance à rester dans des quartiers à population israéliite ; sur l'ensemble des jeunes femmes qui déménagent au minimum une fois, nous observons que 75% d'entre elles s'installent dans le même type de quartier. De plus on retrouve une concentration des étudiantes en fonction de leurs lieux d'origine en Russie. C'est notamment le cas pour Bruxelles où l'on trouve 66,6% d'Israéliites

polonaises. Dans le «pentagone ixellois» on dénombre 55% de juives issues de la zone de résidence.

Dans l'Empire, les femmes russes étaient relativement «indignées du traitement infligé aux femmes juives » et elles étaient donc probablement plus sensibles au sort de leurs semblables. Ainsi on peut imaginer que le fait de résider dans un quartier juif ne perturbait pas les étudiantes outre mesure.

Vie quotidienne

Niveau de vie

Sept étudiantes sont renseignées comme «bourgeoise» ; ce terme est toujours accompagné du mot israélite. La profession des parents a été prise en compte pour déterminer l'origine sociale des étudiantes : Léa Broussine est déclarée «bourgeoise» car son père possède une usine de brasserie dont il semble être le propriétaire. On peut donc considérer que par une même association, d'autres sont aussi filles de bourgeois.

Adèle Plonskier et les mères de deux étudiantes sont renseignées comme rentières. Trois étudiantes reçoivent de l'argent de leurs parents en Russie. L'une d'entre elles, Sarah-Esther Trainine, «rentre en Russie» en 1915 car ses parents ne lui en envoient plus.

Quatre étudiantes bénéficient d'un étalement de paiement des droits d'inscriptions : celui-ci varie entre 15, 20 et 100 francs. Ces étudiantes ne devaient donc pas vivre confortablement. On ne sait pas si elles recevaient de l'argent de leurs parents et si elles travaillaient pour payer leurs études ou améliorer leur quotidien. Par comparaison, il faut savoir que la location d'une chambre d'étudiant se situe aux environs de 20 francs par mois. Il y a donc une relative disparité de niveau de vie entre ces différentes étudiantes.

« ...Elles vivent hors de leur pays, bravent toutes les fatigues et souffrances, dans l'espoir d'obtenir un grade universitaire si ardemment désiré... ».

Famille en Belgique

Sept étudiantes sont orphelines de père, trois de mère et deux de père et mère. Par contre seize étudiantes ont au moins un membre de leur famille à leurs côtés : trois étudiantes sont accompagnées ou rejointes par leurs mères, leurs frères et leurs sœurs ; huit sont accompagnées par une sœur ou une cousine et cinq étudiantes sont présumées avoir un frère, une sœur ou un cousin à Bruxelles.

Nous avons retenu l'exemple de Svartoni Pakhlavouni Elle est venue en Belgique avec un des ses frères. Sa mère et ses six autres frères et soeurs la rejoignent en 1909, un an après son arrivée. Le père de Svartoni est resté au pays pour assurer les besoins financiers du reste de la famille. Svartoni explique d'ailleurs que ses parents voulaient qu'elle et ses frères et soeurs suivent un enseignement en Belgique.

Mariage

Nous avons retenu dix-neuf mariages sur les 26 comptabilisés au total. Dix-sept étudiantes sont israélites ; par contre, seulement six maris sont juifs.

Trois étudiantes qui se marient ont un diplôme. Quatre étudiantes se sont mariées lors de l'année académique 1913-1914 : elles ne continuent pas leurs études à cause de la guerre mais ne les reprennent pas en 1918. La guerre n'a pu les pousser au mariage puisqu'elles se marient toutes au plus tard en mars 1914, alors que la déclaration de guerre a été promulguée pour la Belgique le 3 août 1914.

Si l'on excepte Sarah Esther Trainine qui se marie à 33 ans, 11 années après son installation en Belgique, mais dans les 2 années qui suivent la fin de ses études, l'âge moyen du mariage est de 22,5 ans pour les étudiantes. Les mariages ont lieu en moyenne 2,5 ans après l'arrivée des jeunes femmes à l'Université. Celui des époux est de 27,8 ans.

Trois étudiantes épousent un citoyen belge et trois autres un «étranger non-Russe». Deux étudiantes se sont mariées avant de venir en Belgique. Quatre mariages ont lieu dans les neuf mois qui précèdent la naissance d'un enfant. Nous pouvons imaginer que la grossesse de ces 4 étudiantes a amené le mariage. Pauline

Kounitza-Albertinsky se marie le 14 mars 1914 et accouche un an et demi après son mariage d'une fille Amiorah.

Parmi les foyers où nous savons qu'une naissance au moins a eu lieu, trois d'entre eux se soldent par une séparation. Quatorze mariages ont lieu à Bruxelles ou dans son agglomération dont sept à Ixelles. Trois mariages ont lieu dans l'Empire y compris les deux avant la venue des jeunes femmes en Belgique. Les deux autres mariages sont contractés l'un à Londres et l'autre à Sofia, en Bulgarie, ville d'origine de l'époux.

Révolutionnaires

« ... elle se rend chaque soir à la maison du Peuple où se réunissent la plupart de ses compatriotes ». La Maison du Peuple, installée en 1899 rue Joseph Stevens, n°17-21, non loin du triangle bruxellois, accueille diverses activités comme notamment des débats et des conférences dont la population russe est friande. La Maison du Peuple accueille également l'Université Populaire présente également à Ixelles et Saint Gilles. On note aussi que celle-ci organise des cours de russe.

«A l'issue du meeting antimilitariste donné à la Patte de Dindon Grand place, j'ai suivi un particulier et 2 femmes, ils se sont dirigés directement à la Maison du Peuple par la rue de la Violette, vers minuit ces mêmes personnes ont monté la place du Grand Sablon, la rue de Ruysbroeck, le particulier a quitté ces dames entrées au 53 n°1 ».

Précisons que la participation à ce genre de manifestations, même passive, dans l'Empire pouvait être passible d'un emprisonnement. Ce fut le cas pour Léa Broussine qui fut condamnée en 1910 à être enfermée en Sibérie pour cause de «moralité douteuse». Cet emprisonnement eut lieu avant son arrivée en Belgique. Quant à son futur époux, il fut lui aussi enfermé pour avoir assisté à une conférence du parti «socialiste» et déchu de ses droits parce qu'il était membre de ce parti.

Pendant la période étudiée, nous ne comptons pas d'étudiantes faisant de la propagande. Barbe Czechowska «enfermée dans la forteresse de Varsovie pour avoir répandu des éditions révolutionnaires» est condamnée en 1907 alors qu'elle ne vient en Belgique qu'en 1909.

Un autre cas particulier est celui d'Esther Kaplan. Un procès verbal de la police d'Ixelles demande une enquête à la suite de «rumeurs qui circulent au sujet du suicide de cette étudiante» qui n'en serait peut-être pas un. Un article du quotidien Le Soir relate l'exhumation du corps de l'étudiante pour une autopsie. «Nous savons qu'à l'université elle a reçu la visite de deux étrangers, qui ont eu avec elle des conversations paraissant mystérieuses et la contrariant». Est-ce lié à sa mort ? Est-ce d'ordre politique ?

Etudes

Ages aux études

18 années séparent les plus jeunes étudiantes de la plus âgée. Précisons toutefois que Nadine Ivanitsky, âgé de 34 ans, obtient un doctorat en sciences politiques et administratives l'année de sa première inscription à l'Université Libre de Bruxelles ce qui signifie qu'elle a déjà effectué au minimum 4 années d'études. Les plus jeunes étudiantes ont toutes trois 16 ans. Deux d'entre elles ne poursuivent pas leurs études de médecine alors que la troisième, Stéphanie Edelschein, obtiendra le grade de docteur en droit en 1913-1914.

La tranche d'âge 16-20 ans est logiquement la plus nombreuse : elle représente un peu plus de la moitié des étudiantes russes.

Diplômes

Sur les 111 étudiantes régulières susceptibles d'acquérir un diplôme (sans compter les auditrices), 23 d'entre elles obtiennent 24 diplômes. Zenitha Kloupt obtient un doctorat en chimie en 1906-1907 et une licence en sciences politiques en 1910-1911. A l'Université de Liège, nous ne connaissons pas le nombre de diplômes obtenus par les étudiantes russes mais uniquement le pourcentage de toutes les étrangères qui est de 23,3%.

Les jeunes femmes qui obtiennent un diplôme ont entamé leurs études en moyenne à 19,6 ans ; les deux étudiantes les plus âgées ont 23 ans lors de leur première

année d'études. L'âge de certaines jeunes filles n'entrave pas la réussite de leurs études : par exemple, Svartoni Pakhlavouni commence ses études à 17 ans.

21 étudiantes ont vu leur parcours scolaire interrompu par la première guerre mondiale ; plus de la moitié d'entre elles n'ont alors effectué qu'une ou deux années d'université.

«Les étudiantes belges ne réussissent pas mieux que les étudiantes étrangères ».

C'est en médecine que les étudiantes russes comme l'ensemble des étudiantes obtiennent le plus de diplômes. Sur un total de 26 étudiantes étrangères diplômées, 12 sont Russes ; en sciences naturelles, 5 étrangères diplômées et toutes sont Russes ; en sciences politiques et sociales, 6 étrangères obtiennent un titre et 5 sont issues de l'Empire ; en droit et en sciences appliquées, une seule est diplômée par discipline et elle est Russe.

Sur les 23 diplômées 14 sont israélites. Sur l'ensemble des premières inscriptions de celles-ci, elles représentent 18,2%.

Trois diplômées russes exercent leur profession en Belgique ; Rosa Friedmann et Elizabeth Kojevnicoff pratiquent la médecine. Svartoni Pakhlavouni est envoyée en Grèce pour la société belge «Socobemge» ; elle demande en 1924 à revenir vivre en Belgique.

« La femme russe est supérieure à l'homme russe : elle a l'énergie et la profondeur de l'intelligence »

Choix des études

Médecine

Depuis 1880-1881 jusqu'en 1904-1905, cette faculté accueille le plus d'étudiantes étrangères ; le nombre le plus élevé atteint 18 en 1894-1895. Les premières russes s'inscrivent en 1891-1892 : Flora Barchtch et Emma Rechansky de Vilna (actuelle ville de Vilnius) ; aucune des deux ne poursuivra ses études. Entre 1905-1906 et 1913-1914, 191 femmes s'inscrivent pour une première année en médecine. 45

(23,56%) sont des étrangères et 35 d'entre elles sont Russes. L'addition des années d'études des étudiantes russes représentent 59,6% de la totalité des années prestées par les 191 étudiantes.

L'Université de Liège entre 1881-1882 à 1918-1919 compte 44,1% d'étrangères réalisant des études en médecine et parmi elles, 86,1% de Russes.

Le choix des études de médecine peut s'expliquer par les difficultés d'accès à d'autres professions et, en plus pour les étudiantes juives, par la possibilité ultérieure d'exercer la médecine dans l'ensemble de l'Empire et non juste dans la zone de résidence. Sur la totalité des 77 ou 78 israélites russes, 13 entament la médecine, 3 étudiantes viennent de Courlande et les 10 autres sont issues de la Zone de Résidence. Accomplir ses études en Occident permet certainement d'acquérir une meilleure qualification. Par ailleurs, un certain nombre de Juives qui entament des études en «Russie» sont contraintes de «s'expatrier» à l'étranger à cause des «quotas» imposés par faculté. L'institut médical féminin, créé en 1897 à Saint-Pétersbourg, ne peut accepter que 3% des étudiantes israélites. Bon nombre d'entre elles ne pouvaient résider en tant que Juive dans la capitale et dès lors elles étaient contraintes de se faire délivrer des cartes de prostituées pour poursuivre leurs études.

Sciences naturelles

Sur l'ensemble de la période étudiée, la population féminine représente 310 inscriptions. Ce nombre est supérieur à celui de la faculté de médecine.

En 1881-1882, une première russe s'inscrit en sciences naturelles : Fanny Reclis, qui vient de Balta (Ukraine actuelle), ne poursuivra pas ses études. Lors des années 1905-1906 à 1913-1914, sur les 76 étudiantes qui s'inscrivent pour la première fois en sciences naturelles, 33 sont russes. Les étudiantes en sciences viennent essentiellement de la zone de résidence dont 18 israélites.

Pour la période large s'étendant de 1880-1881 à 1913-1914, 26,51% des étudiantes sont Russes alors que la totalité des étudiantes étrangères représente 37,87% des

premières inscriptions. A l'Université de Liège, les étrangères représentent 56,7% des inscriptions ; parmi elles, 93,6% de Russes.

Les candidates au grade de docteur en sciences choisissent la chimie (11), la botanique (2), la biologie (1) et la zoologie (1). Le choix principalement orienté vers la chimie peut s'expliquer par les perspectives nouvelles qui s'offrent à l'Empire. L'entreprise belge Solvay est présente dans le domaine de la chimie en Russie; bien qu'elle ne soit pas la seule entreprise dans ce domaine, on peut souligner qu'elle a pu certainement contribuer à la réputation de l'enseignement de la chimie en Belgique.

Sciences politiques et sociales

Pour la période 1905-1906 à 1913-1914, l'école des sciences politiques et sociales accueille 584 étudiants. La population féminine totale est de 149 inscriptions.

La première étudiante russe à suivre les cours à l'école de sciences sociales est Zénéide Kotchetkova d'Ekaterinoslaw, inscrite en 1899-1900, l'année de création de l'école. Elle obtiendra un diplôme de licence en sciences économiques avec une grande distinction en 1901-1902, suivi de son doctorat l'année suivante.

Si on prend en compte les auditrices, les étudiantes russes inscrites en sciences politiques et sociales représentent 36,2% de l'ensemble des étudiantes ayant pris une première inscription. C'est la discipline qui accueille le plus de ressortissantes russes pour une seule inscription. Sur l'ensemble des étrangères, elles figurent 80,3% des étudiantes.

Pour la «période large», l'école des sciences politiques et sociales compte 62,1% d'étrangères et parmi elles, environ 85,7% sont Russes. Nous ne pouvons pas établir de comparaison avec l'Université de Liège, puisqu'elle ne possède pas d'école similaire. Ceci explique la raison pour laquelle cette école est le premier choix d'études à l'Université Libre de Bruxelles. Ajoutons également l'influence de la pensée développée par l'institution qui est faite de tolérance, de libre examen et qui est à tendance socialiste.

Parmi les étudiantes régulières poursuivant ces études, 7 d'entre elles sont d'origine polonaise et non-israélites. Leur inscription en sciences sociales représente 32% des Polonaises non-juives, ce qui est le plus haut taux de ces jeunes étudiantes. L'orientation des études réside certainement dans la situation que connaît la «Pologne-Russe» (non respect du droit des minorités, revendications nationalistes...). Nous savons qu'à l'Université de Liège, les jeunes Polonaises refusent d'être assimilées aux ressortissantes de l'Empire. Enfin 12 étudiantes proviennent de la zone de résidence et 9 du reste de l'Empire.

4 étudiantes russes obtiennent un diplôme de licence en sciences sociales et une, un doctorat en sciences politiques.

Droit et Sciences appliquées

Les études de droit sont ouvertes aux femmes. Toutefois, l'exercice de la justice en Belgique ne leur a été accordé qu'en 1922. Précisons que la magistrature est interdite à tous les juifs, musulmans et catholiques dans l'Empire russe. Sur la totalité des étudiants, les femmes dépassent à peine 0,5% des inscriptions.

Nous ne comptons que deux étudiantes russes en droit. Stéphanie Edelschein, qui est juive, entame ses études en 1908-1909 et les termine en 1913-1914, avec le grade de docteur en droit. Sarah-Sophie Endelman commence en 1911-1912 mais ne les poursuit pas.

En sciences appliquées, les femmes ne représentent que 0,5% des étudiants. L'école polytechnique accueille un nombre important d'étudiants, elle est la seconde dans le nombre d'inscriptions jusqu'en 1909-1910. A Liège et dans une moindre mesure à Gand, les écoles similaires inscrivent aussi une proportion importante d'étudiants.

Les 6 étudiantes, qui ont commencé ces études entre 1893, date de fondation de l'école polytechnique et 1914, sont étrangères : cinq d'entre elles sont originaires de l'Empire russe, la sixième est française. 2 étudiantes s'orientent vers ces études durant la période de 1905-1906 à 1913-1914. Svartoni Pakhlavouni de Bakou entame ses études en 1909-1910 et est diplômée en constructions civiles en 1913-1914.

Elizabeth Slobodsky commence sa première candidature en 1913-1914 mais ne poursuit pas ses études après la guerre. Aucune des deux femmes n'est israélite.

L'intérêt porté par certaines étudiantes russes à ces études peut relever de divers facteurs. Premièrement, un père ou un frère ingénieur qui ouvre la voie : le père de Svartoni est industriel à Bakou. Deuxièmement, une «influence belge» des ingénieurs travaillant dans l'Empire : on peut noter d'ailleurs que par un arrêté ministériel du 31 octobre 1898 des cours de russe et de chinois sont organisés dans les écoles spéciales de génie civil de l'Université de Gand. Bien que cela ne concerne pas l'Université Libre de Bruxelles, cela suggère une forte perspective d'emplois pour les jeunes ingénieurs belges dans l'Empire et par conséquent, comme corollaire, la promotion de la réputation des études. Troisièmement, on peut envisager «une mode» pour les études d'ingénieur de la part des ressortissantes de l'Empire, vis-à-vis de la perspective d'avenir dans leur pays d'origine. Notons cependant que l'étudiante diplômée s'établira en Belgique.

A l'Université de Liège, les écoles techniques accueillent leurs premières étudiantes en 1905. De 1905 à 1913, les inscriptions annuelles varient entre une et sept. Majoritairement des Russes. A une exception près, elles s'orientent toutes vers des études en électricité. Contrairement à l'Université Libre de Bruxelles, aucune n'est issue de la «Pologne-Russe» et aucune ne semble être juive.

Elèves libres

Ce sont toutes des premières inscriptions. Certaines étudiantes russes ne suivent pas une année complète, mais deux ou trois cours dans une des disciplines.

CONCLUSION

La répartition des zones d'origine des étudiantes a permis de voir que deux tiers des étudiantes viennent de régions qui ne font plus partie à l'heure actuelle de la Fédération de Russie. Ainsi certaines étudiantes se revendiquaient «non-Russes» comme les Polonaises et d'autres, comme Rosa Holper, qui ne savent pas vraiment quelles nationalités elles avaient. La plupart de ces jeunes femmes sont issues de

villes importantes ce qui est l'indice d'une éducation plus poussée qu'en pleine campagne.

Leur regroupement dans certains quartiers de Bruxelles et de son agglomération est avant tout un phénomène sécuritaire. Il est également lié mais dans une moindre mesure à la proximité de certains lieux fréquentés (université, maison du peuple).

La présence d'un membre de la famille et leur mariage peut être perçus comme un moyen de réconfort apporté par une sœur, une mère ou un mari. Le dernier point situe ces jeunes femmes dans la société ; selon le rang attribué ou leurs revenus. Aucune des étudiantes russes ne commet de faits répréhensibles pour la justice belge. Elles considéraient certainement la possibilité de faire des études comme une opportunité à saisir et à ne pas gâcher. Même si peu d'entre elles obtiennent des diplômes.

Au niveau des études réalisées, elles entament majoritairement celles-ci avant 20 ans. Le nombre de 23 diplômées est comparable aux diplômées belges. La rumeur, qui veut que les étudiantes étrangères et russes en particulier éprouvent plus de difficultés dans leurs études, comme c'est le cas en Allemagne, n'est pas véritablement fondée. Les étudiantes en médecine sont les plus diplômées; elles représentent un tiers des premières inscriptions. Comparativement aux inscriptions, ce sont les étudiantes en sciences politiques et sociales qui ont le moins de diplômes. La perspective d'exercer la médecine dans l'Empire est une réalité tandis qu'exercer un métier lié aux sciences politiques et sociales reste peu probable.

Pour les études à proprement parler, l'afflux d'inscriptions se dénote en sciences politiques et sociales avec une tendance vers les sciences économiques. C'est cependant la médecine qui connaît un engouement certain. Cependant en sciences politiques et sociales nous avons noté la présence importante de «Polonaises non-russes» tandis que, pour les sciences naturelles et la médecine, la moitié des étudiantes sont israélites. Les autres études sont moins courues ; manque de perspectives (études de droit) ou réservées aux hommes (études d'ingénieur). Quelques rares Russes s'y aventurent; elles y parviennent avec succès.

Communication au colloque Histoire/Genre/Migration, Paris, mars 2006.

Ne pas citer sans accord de l'auteur

Les universités de Liège et de Bruxelles accueillent les femmes de manière identique ; elles appartiennent toutes deux au modèle d'ouverture zurichois. Pour certaines comparaisons, nous n'avons pu indiquer que des renseignements généraux concernant les étrangères et non spécifiquement pour les étudiantes russes. Nous avons malgré tout un aperçu de la situation à Liège. Notons qu'une étude sur le sujet précis pourrait être envisagé pour les trois universités du pays ouvertes aux femmes, que sont Gand, Liège et Bruxelles.